



Renouveau ou rien de nouveau ? *Le festival n'est pas à reprendre !*

Éclairer un débat culturel, apporter sa contribution à une organisation, est en soi une démarche positive tout à fait normale et saine. La culture est un bien commun et, à ce titre, le Festival est bien ouvert à tous. C'est ainsi que l'Association du FIBD, qui a créé cette manifestation il y a 43 ans, l'a toujours considéré.

Cependant, la démarche des signataires du manifeste (comment faut-il l'appeler ?) « Angoulême Renaissance » ne s'inscrit pas, en tout cas pas seulement, dans cette perspective.

En effet, une lecture attentive (y compris du nom de ses signataires, au rang duquel nous pouvons nous étonner de l'absence de femmes, ce qui est assez paradoxal pour des personnes qui ont alimenté la polémique sur la mixité) permet de pressentir qu'il ne s'agit pas uniquement pour eux de proposer des contributions en faveur du Festival, mais bien, sous ce couvert, de prendre place, maintenant, demain, à un titre ou à un autre, dans l'organisation de celui-ci ou d'y acquérir un rôle, une fonction, ou bien même encore de revenir en arrière pour retrouver certaines prérogatives. Pour sauver le Festival, naturellement !

À cette fin, ce collectif n'hésite pas à jeter l'anathème sur l'événement, en évoquant l'idée que, depuis plusieurs années, il subirait « *dérive autocratique, fautes de communication, erreurs de programmation, ...* » et en alignant au passage toutes sortes de généralités que personne ne songerait à contester tant leur dimension est éminemment œcuménique.

Un tel procédé, voire même un tel procès fait aux gestionnaires du Festival et au premier chef à notre Association, ne peut rester dorénavant sans réponse.

Des réponses globales tout d'abord. Des réponses précises ensuite - par rapport à des propositions fondées bien souvent sur des propos étonnants et/ou qui révèlent minimum une méconnaissance de l'événement-.

Tout d'abord, il semble essentiel de rappeler que le Festival n'est pas à reprendre.

Il possède une organisation qui repose aujourd'hui sur l'Association du FIBD et 9°Art+. Comme elle le faisait déjà auparavant, elle poursuit un dialogue actuellement avec l'ensemble des acteurs majeurs de la manifestation.

Par ailleurs, si les signataires de ce manifeste avaient une meilleure connaissance du Festival (ils en sont loin cf. ci-dessous), ils sauraient que celui-ci entretient, de longue date, une relation complexe avec l'ensemble de ceux qui y participent et y contribuent. Cela ne lui est pas propre. Les grands événements n'échappent pas à tous genres de controverses (cf. la dernière édition du Festival de Cannes). C'est même logique et indissociable. Pour autant, prenant prétexte des polémiques survenues lors de la dernière édition du Festival, peut-on se permettre, si l'on se prétend responsable comme tentent de nous le faire croire les participants d'« Angoulême Renaissance », de jouer la dramatisation et la négation de l'existant ?

L'intérêt général, dont ils prétendent se réclamer n'appellerait-il pas, à davantage de réserve de leur part ?

Comment le Festival, dont ils reconnaissent eux-mêmes la portée en évoquant « l'émergence d'un rendez-vous mondial », pourrait-il être parvenu à ce stade de rayonnement si son organisation était aussi déficiente qu'ils le prétendent ? Se souviennent-ils seulement des louanges qui ont conclu l'édition 2015 ? Manifestement pas. Ou peut-être veulent-ils ignorer les réussites pour jouer la dramatisation et les pompiers pyromanes ? **Lancer des affirmations péremptoires est une chose. Avancer des faits concrets en est une autre.**

Ceci exprimé, venons-en à des réponses précises. Celles relatives aux 14 points qu'ils évoquent.

1 – Où il est question de « Renforcer la pérennité du Festival »

Au-delà du fait que l'organisation du Festival travaille à la préparation de l'édition 2017 et que l'on voit mal, au nom de qui, de quoi, serait mise en place au pied levé une autre organisation, « un groupe de travail », à laquelle l'événement serait confié (quelles responsabilités administratives, juridiques, financières ? Quel statut ? Quelle compétence véritable aurait cette organisation ?), il est tout simplement édifiant de lire qu'il pourrait être question que « *les salariés angoumoisins du Festival y participent* ». Ces salariés sont ceux d'une structure qui s'appelle 9°Art+. Ils iraient donc œuvrer pour le compte... d'un « groupe de travail ». À quel titre ? Sous quelle responsabilité ? Plus que fantaisiste, cette idée révèle surtout une vision étonnante. Soit c'est la négation qu'il existe une équipe à Paris, soit c'est une dichotomie entre les collaborateurs : les bons à Angoulême et les mauvais à Paris. Sur ce point, l'Association confirme qu'il existe bien une seule et même équipe d'organisation, solidaire, complémentaire, dont la qualité de ses membres ne se distingue pas à l'aune de leur lieu d'habitation. Une telle vision implique que le Festival n'aurait pas de légitimité à avoir un bureau à Paris pour être plus opérationnel dans ses relations avec les auteurs, les éditeurs, les annonceurs.

On aurait préféré qu'il soit question d'ouvrir un bureau aux États-Unis ou en Asie, même si le Festival n'en a pas aujourd'hui les moyens (mais la question des moyens n'en est manifestement pas une pour « Angoulême Renaissance » cf. ci-dessous).

Méconnaissance encore lorsqu'il faut rappeler que l'organisation du Festival a considérablement développé sa relation avec la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image. Ce partenariat a permis la réalisation de contenus culturels de grande qualité (cf. la dernière exposition « *l'Art de Morris* » dont les retombées médias ont été très nombreuses et positives, l'intérêt du public important, la satisfaction des ayants-droits de la famille de Morris et de l'éditeur Dargaud au rendez-vous).

Le Festival n'a donc pas attendu pour mettre en place des collaborations efficaces avec La Cité (et d'autres acteurs du territoire angoumoisins). Et les ambitions communes avec elle ne s'arrêtent pas là.

Concernant ce qui est relatif à la gouvernance du Festival, le dialogue est en cours avec tous les acteurs de l'événement.

2 – Où il est question de « Mettre en lumière toute la bande dessinée mondiale »

Mis à part le fait que, comme pour tout le reste des propositions qui sont faites, rien n'est chiffré ou intégré dans des périmètres concrets, on est heureux de découvrir des propositions novatrices... déjà mises en œuvre pour la plupart par le Festival :

La Bulle New-York, qui s'appelle, pour information, « Le Nouveau Monde », a bien pour spécificité d'accueillir la bande dessinée alternative (cf. sa dénomination, l'immense majorité des éditeurs présents, son forum de débats, la présence des fanzines, ...).

L'espace « *droit international* », qui s'appelle, pour information, le Marché International des Droits (MID), s'est développé significativement au cours des dernières éditions, accompagnant l'essor des échanges internationaux entre éditeurs. Que signifie dès lors « *un secteur public consacré à la bande dessinée internationale peu publiée en France* » ? Cette formulation est assez floue... « *L'esprit découverte doit être mis en avant au MID* ». Certes, mais dans ce lieu réservé aux professionnels, où l'organisation du Festival travaille pour attirer le plus d'exposants possible venus de tous les continents, on peut penser que ceux-ci sont précisément là dans un esprit de découverte. Sinon pourquoi seraient-ils présents ?

« *L'espace jeunesse doit proposer des ateliers, des spectacles, des animations dédiées, offrir aux enfants un véritable Palais* ». Que dire ? Qu'il existe bien, à proximité directe de La Cité, un Quartier jeunesse (identifié comme tel pour et par le public), dans lequel précisément tout ceci est déjà fait et largement développé avec également des expositions dédiées. Par ailleurs, dans la réalité, le Festival porte avec Canopé (le réseau de création et d'accompagnement pédagogique) depuis 1975, le plus grand concours scolaire européen consacré à la bande dessinée et ouvert aux écoles et sa production est exposée (dans ce même Quartier jeunesse). Ce concours, l'un des plus anciens de l'Éducation Nationale (labellisé par celle-ci), chaque année, reçoit 6 000 planches de bande dessinée de la part des enfants avec les conseils des enseignants.

« *L'Espace manga accueillera les fanzines spécialisés et organisera des cosplays* ». Il existe... depuis plusieurs années. Lors de la dernière édition du Festival, un important espace dédié à la bande dessinée asiatique était situé, rue des Frères Lumière et n'avait jamais bénéficié d'une telle superficie. On y trouvait des exposants, des expositions, des événements et animations et un espace dédié à la moto de la série *Akira* (dont l'animation « photo call » n'a pas désempilé). Mais au delà de cette dimension, nous invitons « Angoulême Renaissance » à réfléchir sur la place de la bande dessinée asiatique dans le cadre du Festival. À ce jour, l'identité culturelle de l'événement qui fonde son rayonnement a conduit, non pas à chercher, dans une quête qui serait vaine, à concurrencer des événements spécialisés (Japan Expo et autres conventions tokyoïtes ou Coréennes) sur ce qui fait leur force, mais plutôt à privilégier les auteurs en mettant en avant leur création, leur démarche créative. La conférence événement d'Otomo sur la Scène Nationale du Théâtre d'Angoulême, dont la salle était pleine à cette l'occasion, atteste de la pertinence de cette démarche, tout comme la venue de nombreux auteurs asiatiques. Le Festival a ainsi pu œuvrer de manière significative à la reconnaissance du manga sur un plan artistique. L'Association a initié, depuis deux ans, un cosplay en partenariat avec les commerçants du Champs de Mars, dont le succès s'est confirmé cette année, pour le plus grand plaisir de centaines de spectateurs.

« *L'espace comics doit porter des éclairages sur les grandes influences du genre à travers le monde. Il est important que le Festival invite des auteurs de comics populaire – pas forcément américains – à chaque édition* ». Là encore pourquoi pas ? Créons des espaces et invitons chaque année ! Quels espaces ? Et avec quels budgets ? On verra plus tard... sans doute. En tout cas, pour l'heure, Le Festival « se contente » d'accueillir très régulièrement de nombreux auteurs de comics. En 2015 l'exposition Jack Kirby en est un exemple. La présence de Don Rosa, Charlie Adlard, Brian K. Vaughan, Fiona Staples en constitue d'autres...

« *Le grand public de nouveau pris en compte* ». C'est vrai qu'avec des expositions consacrées au fil des dernières éditions à des séries comme Astérix et Obélix, Titeuf, Kid Paddle, les Peanuts, Léonard, Les Légendaires, Boule et Bill, Les Schtroumpfs, Lucky Luke, Donald et les autres personnages de sa série, Corto Maltese, ... le Festival a fait notoirement dans l'élitisme !

« *L'espace de bande dessinée numérique doit être un lieu de découverte à la fois pour le public et les auteurs. Les principaux diffuseurs de contenu, opérateurs de réseaux sociaux, fournisseurs et fabricants de matériel électronique, doivent y être présents. Les auteurs de contenus numériques doivent aussi y trouver un espace d'échanges avec le public. Un espace conséquent avec la meilleure technologie devra lui être consacré. Un espace de prospection vers le futur* ». Là encore, quels espaces et avec quels budgets ? On l'ignore. Mais, bien évidemment nous avons toutes et tous en tête l'importance du numérique et la volonté de le développer dans le cadre du Festival. Néanmoins, lorsque l'on considère ce sujet, il faut prendre en compte plusieurs paramètres :

- La bande dessinée numérique ne représente pas aujourd'hui un secteur économique significatif pour la bande dessinée. Il est donc complexe de trouver des entreprises prêtes à investir en tant qu'exposants. Il ne suffit pas de leur dire qu'ils « doivent être présents ».
- La plupart des auteurs qui réalisent des créations numériques ne se définissent pas par elles mais avant tout en tant que créateurs œuvrant sur une variété de supports. Mettre en avant une complémentarité les intéresse plus que d'être cantonné à un espace purement numérique. C'est cette approche qui a été incarnée par la présentation, dans le Quartier Jeunesse, de l'exposition *Lastman* et du jeu vidéo *Last Fight* correspondant à cette série.
- Le Festival donne à voir, via sa plateforme web, différentes formes de créations numériques. (cf. concours Challenge Digital et RevelatiONline, anciennement Révélation Blog).

Le Festival rend bien compte aujourd'hui des grands courants de la bande dessinée mondiale (il est aisé de s'en rendre compte en reprenant sa programmation). Le « Fauve d'or » (meilleur album) est ouvert à toutes les cultures du monde. Il peut aussi bien récompenser un auteur japonais pour « *NonNonBâ* », qu'un créateur d'expression francophone pour « *L'arabe du futur* » ou qu'un auteur américain pour « *ICI* ».

3- Où il est question de « soutenir la qualité de la production »

Le Festival a déjà une ligne éditoriale, définie par une Direction Artistique dont l'indépendance fonde aussi la crédibilité et l'éthique culturelles de l'événement. Cela n'exclut pas de consulter régulièrement toutes sortes de personnes directement concernées par leur travail, au premier rang desquelles les auteur.e.s et les éditeurs, dont la contribution est indispensable. Il y a donc bien une programmation qui s'élabore déjà en concertation.

Évoquer l'idée de rechercher de « la diversité » dans la programmation, c'est bien. Regarder objectivement ce qui est réalisé depuis des années c'est mieux. 9^eArt+, depuis qu'elle est en fonction, a multiplié très significativement le nombre d'expositions afin de permettre au Festival d'accompagner le foisonnement créatif de la bande dessinée, ses genres, et la hausse considérable du nombre de parutions annuelles. Une tâche complexe dans un temps de contraintes budgétaires. Mais les investissements nécessaires ont été réalisés. Un regard attentif des expositions présentées par le Festival depuis 2007 permettrait aisément de constater la mise en avant des « grands auteurs universels de la bande dessinée », celle de créateurs de la bande dessinée alternative, celle des jeunes talents, celle d'une bande dessinée « tout public » (déjà mentionnée ci-dessus). Bien évidemment, on peut toujours faire mieux. Toutefois reconnaître ce qui est fait est aussi une base importante lorsque l'on prétend inciter au dialogue. « Angoulême Renaissance » ne devrait-il pas songer à partir, alors qu'ils donnent des conseils publiquement, de faits objectifs et concrets d'autant qu'ils mettent en cause la qualité d'une production artistique (et par conséquent, au passage, le travail d'une équipe... y compris angoumoisine) ?

Prôner la réalisation d'un magazine du Festival est une idée une fois de plus déraisonnable. Tout en évacuant l'aspect budgétaire (ce qui semble être une des caractéristiques du groupe), la question est de savoir si c'est vraiment la vocation première du Festival (en dehors du fait que l'édition est un métier)? On peut s'interroger, car il existe déjà des magazines de bande dessinée (ainsi que des sites web spécialisés) de qualité dont la vocation est précisément de refléter « l'état de l'art » : ZOO, Casemate, DBD, Actua BD, Kaboom, ... Le Festival devrait-il se lancer dans une relation critique à la bande dessinée (au sens où il serait amené non pas à sélectionner, mais aussi à s'exprimer négativement sur des œuvres) ? Une démarche compliquée lorsqu'on s'efforce plutôt de fédérer. Quelle visibilité véritable (« tout au long de l'année ») apporterait un tel magazine ? La question se pose tout comme celle des ventes potentielles pour, au minimum, autofinancer un tel projet.

Donner à l'Académie des Grands Prix la possibilité de s'impliquer davantage dans des éléments liés à la dimension artistique du Festival est une idée pertinente. Certaines propositions leur ont d'ailleurs déjà été faites dans ce sens (par exemple pour « parrainer » un.e jeune auteur.e, participer à des débats, ...) mais sans rencontrer de véritable succès, car tous les académiciens ne souhaitent pas forcément s'impliquer dans ce registre. Que les Grands Prix, si ceux-ci l'acceptent, puissent avoir une fonction d'ambassadeurs en certaines circonstances serait naturellement une valeur ajoutée pour le Festival.

4 - Où il est question de « caractère populaire du Festival »

« Retrouver le souffle des grandes expositions spectaculaires » Mais à quel prix ? Évoquer cela c'est d'abord oublier un peu vite que certaines d'entre elles ont bien failli conduire le Festival à la faillite et nécessitent des appels au concours public. L'exposition « le Musée des Ombres » de Schuiten et Peeters a été créée pour l'inauguration du CNBDI, sous la présidence de Jean Mardikian (initialement, cette exposition devait être intégralement payée par le CNBDI. Au final, elle été intégralement payée par l'Association du SIBD, représentant pour l'Association, un déficit de 2 700 000 francs) (voir *Le Grand 20^e* p. 185). C'est ensuite méconnaître les capacités d'investissement des autres festivals de bande dessinée qui sont aujourd'hui faibles (et certainement pas aptes à envisager des coproductions à grande échelle). Les contacts noués avec ces derniers et les collaborations entreprises avec la Cité dans ce domaine incitent à ce jour à la plus grande prudence. Le maître mot dans ce domaine (au delà de l'aspect financier) est celui d'anticipation. Seuls des projets initiés plusieurs années à l'avance peuvent permettre d'espérer la coproduction d'expositions avec un degré d'ambition.

« *Création de la chaîne de télévision éphémère du Festival* ». Ici encore les choses existent, dans un esprit de soutenabilité budgétaire plus réaliste, plus moderne et plus pratique. Une web TV a déjà été créée sur une chaîne dédiée sur You Tube (disponible également sur le site internet du Festival). Les cérémonies et autres temps forts du Festival font régulièrement l'objet de retransmissions en streaming. Des retransmissions d'événements en dehors du temps du Festival ont également été initiées (ex : Concert de dessins® en Chine, diffusion du documentaire produit par le Festival sur Taniguchi et tourné au Japon). Globalement, des images sont réalisées sur tous les principaux contenus de la programmation. Déjà approchées, les chaînes de télévision « classiques », quant à elles, ne sont pas spécialement intéressées pour mettre en place ce genre de couverture du Festival. Il existe pour certaines d'entre elles des possibilités de diffusion mais elles ont un coût significatif qu'il faudrait que le Festival prenne en charge (et pour une visibilité dont l'apport à la manifestation n'est pas avéré). Mais, comme l'argent n'est pas un problème pour « Angoulême Renaissance »... Justement, dans cette même perspective d'absence de contingences financières, effectivement pourquoi ne pas mettre en place des écrans géants (notons le pluriel !) dans les espaces publics d'Angoulême. Sérieusement, le coût d'un seul écran géant possédant une qualité de retransmission « plein jour » est telle que le Festival devrait y affecter des moyens au détriment d'autres réalisations qui sont, elles, des priorités (des écrans géants ne représentent pas une valeur ajoutée suffisante pour que des partenaires privés les financent)

« *Des surprises dans l'espace public* » : n'est-ce pas oublier un peu vite, par exemple, la réalisation des 3 bus (de la maquette à la peinture) par les bénévoles de l'Association.

« *L'univers des auteurs doit être mis en avant dans les rues d'Angoulême* ». C'est ce que le Festival a déjà fait avec, pour ne prendre que les éditions les plus récentes, les auteurs de Charlie Hebdo, les affiches de l'Atelier hollandais, les panneaux d'entrée de villes de l'ouest de Lucky Luke, l'implantation d'une structure d'exposition place de l'Hôtel de Ville, le lâcher de Schtroumpfs,... Faut-il continuer la liste ?

5 – Où il est question de « *redonner une place forte à la bande dessinée jeunesse* »

La réponse à cette interpellation a déjà été traitée dans le point 2 (cf. ci-dessus). Mais on pourrait y ajouter que, chaque année, le Festival accueille de nombreux groupes scolaires et leurs enseignants venus de toute la France (avec des fiches et des projets pédagogiques préparés à l'avance), que des médiations sont mises en place pour permettre un niveau de lecture des expositions phares du Festival qui soit propre aux enfants, qu'une Cérémonie Jeunesse a été créée spécialement pour valoriser les Prix Jeunesse (elle se déroule elle aussi sur la Scène Nationale du Théâtre d'Angoulême et déjà accueilli la Ministre de la Culture). Des Prix nationaux mais aussi régionaux (cf. le Prix des écoles d'Angoulême). Des partenariats avec les éditeurs accompagnent bien souvent ces réalisations. Quand au préfixe « re » (de redonner) le collectif voudrait faire croire à un âge d'or antérieur ? Lequel ? Celui où, en lieu et place du Quartier Jeunesse, le Festival avait une petite structure Place Henri Dunant ? Un peu de sérieux ! Surtout quand il est question de la jeunesse ! Enfin, puisqu'il s'agit de rétablir quelques vérités à propos : « *des journées scolaires pas suffisamment préparées et rencontres auteures / élèves peu abouties* » rappelons que, pendant près de 25 ans, les animations scolaires fonctionnaient bien. Il existait 35 rencontres entre auteurs et élèves, durant 2 jours de Festival. Les auteurs venaient bénévolement. Mais à la fin des années 90, le Directeur Artistique de l'époque et le Président Poinot ont décidé que les auteurs seraient rémunérés par le Conseil Général et que les animations auraient lieu en dehors du Festival. Du jour au lendemain, ce fut la fin des animations scolaires pendant le Festival et aujourd'hui elles reprennent petit à petit vie.

Dans cette interpellation, comme dans d'autres figurants parmi les 14 propositions de « Angoulême Renaissance », il est question de « *redonner une image populaire du Festival* ». Mais de quoi parle-t-on ? Les festivaliers croisés partout dans les rues d'Angoulême, dans les bulles et dans les expositions ou spectacles vivants ont-ils l'air malheureux et de sortir d'un club élitiste ? Il faut être aveugle ou sectaire pour tenir de tels propos tellement décalés.

6 – Où il est question de « ramener la création au cœur du Festival »

On trouve, sur ce sujet précis, dans les propos de « Angoulême Renaissance » toutes sortes d'affirmations lancées de manière péremptoire. Dans un événement qui accueille près de 1 500 auteur.e.s (si l'on regarde les accréditations délivrées), il n'est pas toujours simple de leur réserver le meilleur traitement. Et des points d'optimisation sont incontestablement toujours possibles. Mais de là à prétendre que les auteur.e.s seraient aujourd'hui pratiquement trainés(es) par leurs éditeurs au Festival relève, là encore, d'une forme d'exagération, de dramatisation, caractérisées. L'Association connaît de nombreux auteurs, les croise pendant l'événement, parle avec eux et il ne lui semble pas que tous ces créateurs soient à la peine. Cependant, la question des auteur.e.s pendant le Festival est une question beaucoup plus générale, qu'il convient de traiter avec les éditeurs.

Faut-il créer une « *artist alley* » ? Où ? Comment gérer un tel espace ? Quelle serait sa nature ? Telle que la proposition est faite, l'auteur y « *exposerait, dessinerait, dédicacerait, vendrait, ...* » et tout ceci dans la plus grande spontanéité relationnelle avec le public. Au premier abord, cela ne paraît pas franchement évident (ne serait-ce, par exemple, que par rapport à la nécessité de protéger les auteurs de certaines sollicitations parfois insistantes ou décalées des festivaliers).

Les créations de « *l'artist alley* » seraient retransmises dans différents espaces de la ville et ce toujours grâce aux fameux écrans géants... En admettant que ces écrans soient présents, il n'est pas du tout évident que de telles créations réalisées en « *work in progress* » présentent un véritable intérêt pour le public (qui s'immobiliserait en pleine rue pour les regarder). Des performances de cette nature sont aujourd'hui beaucoup valorisées dans le cadre d'un concept de spectacle vivant, comme celui des Concerts de dessins®, conçu comme un écrin destiné à valoriser précisément la création.

Proposer aux auteur.e.s un temps ou des temps festifs. C'est, pour le coup, un véritable sujet. Compliqué à l'échelle du nombre d'auteur.e.s présent.e.s (et en plus pas forcément tou.te.s en même temps). Une réflexion a déjà été engagée sur cette question avec la Ville d'Angoulême, le Grand Angoulême et le conseil départemental. Elle devrait porter ses fruits par la mise en place de réalisations concrètes dès l'édition 2017 du Festival.

7 – Où il est question de « porter haut le palmarès »

« *Le Prix phare doit rester le Prix du Meilleur Album* ». Merci, c'est déjà le cas avec le Fauve d'or Prix du Meilleur Album. Et si « *le Prix de la première ou de la deuxième œuvre* » existait lui aussi (à peu de chose près) et s'appelait Le Fauve -Prix Révélation ? Pour ce qui est de la bande dessinée « *électronique* » (appellation étrange) qui se réfère en fait à la bande dessinée numérique, un Prix existe déjà pour les jeunes créateurs : c'est celui du Challenge Digital. Quant à l'idée de travailler sur des catégories de Prix tel que le Prix de l'Humour ou d'autres, elle s'étudie, mais il n'est pas certain du tout qu'il soit opportun de découper toute la bande dessinée par genre. Un livre tel que *Quai d'Orsay* est une bande dessinée d'humour mais il est surtout un excellent livre qui, en l'espèce, a mérité le Fauve d'Or en 2013. Laissons le soin à François Boucq d'apporter cette précision p. 135 du *Grand 20^e* : « *les prix m'ont donné confiance. C'est une récompense pour toute la profession.* »

« *Repenser avec un comité spécifique la liste des Prix* ». Au delà du fait que l'on ne compte plus dans les propositions de « Angoulême Renaissance » les comités d'expert et de spécialistes qui seraient sensés intervenir dans la réalisation du Festival (on a l'impression que ce dernier aurait constamment besoin de faire appel à des services extérieurs, ce qui serait quand même un peu étrange), il se trouve qu'il est important de considérer qu'il est essentiel pour un événement de ne pas changer la nomenclature de ses Prix « *tous les quatre matins* ». C'est en effet dans la durée que ceux-ci s'imposent dans l'esprit des médias et du public. Pour l'heure, et sur ce sujet sensible et toujours sujet à controverses, une discussion interviendra certainement avec les professionnels de la bande dessinée. Ce dialogue semble préférable pour instaurer une règle du jeu sur la Compétition Officielle dans son ensemble, plutôt que de travailler avec « *un comité de spécialistes* ».

La composition du Grand Jury (qui rappelons-le change chaque année) fédère aujourd'hui des intelligences et compétences venues de différents horizons. Le Grand Jury est lui même présidé par un.e auteur.e. Serait-il pertinent qu'il ne soit composé que d'auteur.e.s ? Cela n'est pas évident du tout (cf. d'autres Festivals).

Annoncer des Prix en dehors du temps du Festival est une idée qui, dans le passé, a déjà été testée sans grand succès. Par exemple, la remise du Grand Prix à un Salon du Livre de Paris n'avait pratiquement pas suscité la moindre retombée. Créer l'événement en dehors de l'événement n'est pas chose si aisée.

« *La remise des Prix doit être dirigée de manière pertinente. Elle doit être prise au sérieux tout en respectant l'esprit de proximité d'un festival de bande dessinée* ». Évidemment il s'agit là d'une allusion directe à la Cérémonie 2016 et à l'humour trop décalé qu'elle a connu et qui a suscité un mécontentement chez certain.e.s auteur.e.s et éditeurs. Mais, même si on peut regretter une telle situation, on peut aussi, si l'on est honnête, admettre que d'autres événements majeurs ont connu ce genre d'incidents. Et, toujours en étant honnête, on peut légitimement penser que toutes les cérémonies précédentes au cours de ces dernières années étaient, qu'elles aient été plus ou moins réussies, précisément inscrites dans l'approche préconisée par « Angoulême Renaissance » qui consiste à prendre la bande dessinée au sérieux tout en ne se prenant pas au sérieux. Conclusion, rien de nouveau, là encore.

« *Construire un partenariat média pour soutenir la médiatisation du Palmarès* ». C'est vrai qu'avec ses partenaires, France Télévisions, l'Express, Télérama, 20 Minutes et Europe 1 et autres titres de presse spécialisée, le Festival n'a pas su mettre en place de véritables partenariats médias et n'avait jamais pensé à œuvrer avec ces médias pour promouvoir le palmarès de l'événement. On reste sans voix !

8 – Où il est question de « Revitaliser l'Académie des Grands Prix »

« *Redonner toute sa place à l'Académie des Grands Prix pour qu'elle porte un vrai Prix d'Angoulême* ». Cela signifie-t-il que les autres récompenses n'ont aucune valeur ? Quelle serait la portée d'un tel Prix ? Rajouter de nouveaux prix risquerait d'affaiblir ceux existants. Les éditeurs ont beaucoup commenté cette question. Cela a conduit notamment à dissocier les jours de remise de ces Prix.

« *Un Prix international* ». Au cas où « Angoulême Renaissance » ne l'aurait pas remarqué, les Prix du Festival sont internationaux (cf. par exemple le Fauve d'Or 2016 ICI) et l'ensemble des auteur.e.s votent déjà pour élire le Grand Prix (même si tout le monde semble ne pas avoir accepté ce mode électif mis en place en 2015...). S'ils/elles votaient eux aussi pour un livre, le Prix qui en résulterait créerait, à l'évidence, une forme de confusion avec le Fauve d'Or et le Grand Prix.

« *Organiser des événements d'Angoulême hors Angoulême* ». Facile à dire (comme beaucoup d'autres remarques de « Angoulême Renaissance ») plus difficile à faire. Car il faut des moyens significatifs pour émerger dans d'autres grands événements culturels. Par contre, l'organisation du Festival a su créer au cours de ces dernières années des événements labellisés Angoulême et ce, à partir de l'itinérance de ses expositions. Par exemple, dernièrement, celle de Taniguchi présentée à Versailles et bientôt au Festival de bande dessinée de Erlangen (Allemagne), ou la création d'expositions de prestige comme celle consacrée à Enki Bilal (un Grand Prix), « Mécanhumanimal », au Musée des Arts et Métiers de Paris, qui a connu un grand succès et a été réalisée, bien quelle ait mobilisé deux ans de travail, à titre bénévole.

Faire en sorte que l'Académie des Grands Prix puisse participer plus concrètement au Festival et à son rayonnement est en soi une idée positive que l'organisation actuelle de la manifestation a appelée de ses vœux. Elle ne peut, par conséquent, qu'y être favorable. Impliquer La Cité dans cette perspective peut tout à fait avoir un sens.

9 – Où il est question de « Développer un vrai rayonnement d'Angoulême sur un plan international »

« Créer un réseau porté par Angoulême des Festivals internationaux ». L'idée n'est pas nouvelle. Cette année, l'Association a porté la création de l'Union des festivals de bande dessinée francophones. Mais, au delà du fait qu'il n'y a pas vraiment d'unité dans l'identité des festivals de bande dessinée (même en Europe), il s'avère que ces mêmes festivals ont, dans l'ensemble, peu de moyens en termes de ressources humaines et financières (on a déjà évoqué les potentialités de coproductions qui s'avèrent des plus limitées). Les passerelles, pour assurer des réalisations concrètes sont par conséquent difficiles à créer.

« Créer un vrai partenariat entre Angoulême et la Belgique ». Le Festival d'Angoulême a, au cours de ces dernières années, non seulement mis en avant de nombreux auteurs belges (Hergé, Morris, Lambil-Salvérius-Cauvin, Roba, Midam, ...) mais aussi accueilli chaque année des collectifs d'auteurs présentés par des institutions telles que le Fonds Flamand des Lettres. Un jumelage avec une ville a toujours une portée symbolique (celui-ci aurait du sens), mais n'est pas forcément générateur de production de contenus. Ce que cette ambition questionne, c'est aussi celle des moyens qui ne semble pas être celle des rédacteurs du manifeste.

« Mettre en place tous les éléments pour qu'Angoulême devienne la plateforme de la qualité européenne de la bande dessinée ». Belle et grande phrase s'il en est ! Le rapprochement en cours entre la Cité et le Festival participe de cette ambition. En termes d'accueil d'auteurs étrangers, il est déjà beaucoup fait à la fois dans le temps du Festival et tout au long de l'année avec la Maison des auteurs de la Cité. Bien évidemment il est toujours possible de faire davantage. Sur ce point, on n'ose à peine reposer la question des moyens. Cette remarque rejoindrait pourtant aussi celle relative au « développement d'un site internet en plusieurs langues ». Le Festival a créé une plateforme internet traduite en anglais (parfois dans d'autres langues pour certains sujets) et produit de nombreux contenus, y compris tout au long de l'année (avec une équipe qui anime cette plateforme 12 mois sur 12). Le Festival a aussi des expériences nombreuses et réussies de partenariat avec les Instituts Français à l'étranger.

10 – Où il est question d' « Amplifier et dynamiser le marché des droits du Festival »

Plusieurs événements bien établis, où les professionnels du cinéma traitent de la question de l'achat de droits et ce de manière transversale, existent déjà. Il n'est pas assuré du tout qu'ils feraient le déplacement uniquement pour le marché spécifique de la bande dessinée. Une réflexion conduite avec 16 000 images (Pôle Magelis), il y a quelques années, avait d'ailleurs conclu que cette idée n'était pas pertinente. Consultés, plusieurs dirigeants de Groupes de bande dessinée avaient indiqué ne pas croire à la réussite de cette démarche. Ils avaient également mentionné que pour eux les transactions dans ce domaine s'opéraient plutôt dans « le secret des bureaux ». Si des synergies peuvent, et doivent, être trouvées avec le Pôle image dans une perspective pluriannuelle, elles sont relativement complexes (par exemple la question d'une démarche cross-médias du Festival n'est pas souhaitée par tous les éditeurs, certains craignant une perte d'identité « bande dessinée » comme l'ont connu d'autres événements) et il faut, précisément, se garder d'agir à la légère en brandissant de fausses bonnes idées (la présence du Festival dans des salons du jouet, du jeu vidéo est-elle vraiment une évidence ?).

11 – Où il est question de « Créer une vraie politique partenariale privée »

Cette assertion est vraiment savoureuse, s'agissant de personnes qui ont œuvré avec le succès que l'on connaît à la recherche de partenariats, il y a quelques années. Les investissements des entreprises dans le champ de la culture sont en recul très significatif depuis plusieurs années maintenant. Le mécénat est tombé depuis la crise de 2009 à moins 65%, le sponsoring se situe dans un recul du même ordre, sans même parler des budgets de communication en général. Les signataires peuvent-ils citer les entreprises qui se sont investies dans le 9^e Art en dehors de celles que le Festival a réussi à impliquer à un moment ou à un autre ?

Le Festival a, au cours de ces dernières années, beaucoup basé son déploiement sur les apports de partenaires privés. Il l'a fait, non pas en collant des logos sur des affiches comme le laisse entendre « Angoulême Renaissance », mais bien en mettant en œuvre des démarches de création de contenus de partenariat dont les signataires de « Angoulême Renaissance » n'ont manifestement même pas idée. Imaginent-ils que les partenaires privés du Festival se contentent de logos sur des supports de communication ? C'est véritablement faire injure à leurs responsables. À sa dimension « donneur de leçons », « Angoulême Renaissance » ferait mieux de substituer un peu d'objectivité, d'attention, de respect pour le travail accompli et, pourquoi ne pas le dire, de modestie.

Les expositions itinérantes peuvent-elles constituer la base « *de vrais supports de partenariat pour l'économie locale et nationale* » comme le suggère « Angoulême Renaissance » ? C'est beaucoup plus compliqué que cela. Lorsqu'une exposition est implantée dans un nouveau site, bien souvent celui-ci a ses propres règles et ses propres partenaires, pas systématiquement intéressés par certains sites où les expositions itinérantes sont présentées. Ils ne sont pas nécessairement prêts à investir sur l'itinérance proprement dite. Il n'y a donc pas là d'enjeux de rentabilité pour le Festival, mais des enjeux financiers assurément.

Les partenariats médias du Festival sont adossés à de grands médias nationaux (déjà cités) qui couvrent l'événement et en assurent la promotion avec leurs journalistes (ceux de France Télévisions sont bien présents et accrédités). On pourrait aussi souligner que les capacités d'investissement des médias ont considérablement diminué dans les dernières années (cf. par exemple le désengagement de Canal + dans la couverture du Festival de Cannes 2016). Par ailleurs, il est de plus en plus demandé aux événements de prendre en charge les coûts liés à ce genre de déplacements (il est donc de nouveau, pardon, question de budgets).

12 – Où il est question de « Donner la priorité à l'esprit festif »

Le Festival ne serait pas une fête populaire ? Pourtant, ce n'est vraiment pas l'impression qu'il donne lorsque l'on déambule dans les rues d'Angoulême lorsqu'il se tient ou que l'on visite ses différents sites d'exposition et d'animation. On y verrait plutôt des gens amusés, conviviaux et heureux. Des citoyens de toutes conditions et de toutes origines.

Ceci étant dit, oui, faire en sorte que l'événement reste ancré dans une forme d'identité conviviale est un vrai sujet et l'énergie qui a été mise, lors de toutes les dernières éditions, pour affirmer son rayonnement culturel et contribuer à faire reconnaître encore et toujours la bande dessinée comme un art à part entière, a peut-être amené l'organisation du Festival à ne pas assez prendre en compte cette dimension. Comme il a déjà été dit, cette prise de conscience existe et une réflexion est en cours avec les collectivités locales. Dès 2017, de nouvelles formes d'animation festives seront mises en place.

13 – Où il est question de « Rétablir des liens forts entre la ville, ses habitants, ses écoles, ses commerçants »

Le Festival aurait perdu ses liens avec les citoyens. Affirmation lancée à la cantonade à qui veut l'entendre. On ne sait pas trop pour autant comment s'incarnaient ces liens ? Sur quelles actions concrètes ils reposaient ? À moins qu'il ne s'agisse de remonter 30 ans en arrière quand le Festival n'était pas encore l'événement qu'il est ? Bref, 43 ans plus tard, le Festival est tout d'abord... toujours en centre ville. C'est le choix qui a été fait par l'organisation de la manifestation, en pleine concertation avec les collectivités, au premier rang desquelles la Ville d'Angoulême. Voilà un facteur bien réel de convivialité à l'échelle de la cité. Lorsque le Festival plante des créations dans les rues d'Angoulême ou réalise des événements (presque chaque année) sur la Place de l'Hôtel de Ville ne s'agit-il pas encore de cela ? Mais, bien sûr, là aussi, on doit pouvoir progresser et l'organisation du Festival a des idées dans ce domaine.

Le Festival organise depuis maintenant plusieurs années des opérations avec les commerçants (par l'intermédiaire de leurs structures représentatives). La relation directe prônée par « Angoulême Renaissance » existe par conséquent déjà. Peut-on déployer de nouvelles actions et synergies ? Naturellement et, comme les commerçants, le Festival y travaille.

Des actions spécifiques existent déjà dans les écoles d'Angoulême et du Grand Angoulême auxquelles une attention spécifique est portée qu'il s'agisse de Prix, Concours, médiation avec des auteurs, ou préparation à des visites d'exposition, tout cela est fait. Faire plus et mieux... oui bien sûr.

Créer « *Le Jour d'avant* » pour les Angoumoisins ? L'idée peut être étudiée. Mais elle n'est pas si simple à mettre en œuvre : les exposants seront-ils intéressés pour se mobiliser (cette journée supplémentaire a un coût pour eux) ? Qu'est-ce qu'un angoumoisins du point de vue de la commercialisation d'une billetterie ? Quel coût cela pourrait-il représenter pour le Festival ? La Cité, pour sa part, organise « Une soirée du jour d'avant » qui n'est pas publique mais « sur invitation ». L'approche n'est donc pas vraiment comparable.

14 – Où il est question de « Donner vie au Festival toute l'année au delà des 4 jours de janvier. »

Vouloir exploiter le label « Angoulême » participe de la volonté de l'organisation du Festival. Mais il est essentiel de se concentrer sur des réalisations phares, de qualité, à forte valeur ajoutée et de ne pas se disperser. Il n'est pas certain, pour reprendre la suggestion proposée, qu'une exposition du Grand Prix du Festival présentée à l'automne susciterait à elle seule beaucoup de retombées. Organiser une conférence de presse à Angoulême à l'issue de celle de Paris a déjà été mise en œuvre. Mais elle a été abandonnée, tout simplement parce que les journalistes régionaux se rendaient à Paris préalablement pour bénéficier du même timing d'information que leurs confrères nationaux. Cependant des temps de communication avec la presse locale doivent être repensés.

En guise de conclusion :

Au final, comment résumer les propositions de « Angoulême Renaissance » ?

On pourrait dire qu'elles apparaissent comme un catalogue d'idées « lancées en l'air » dans le cadre d'une joyeuse réflexion de « Joyeux Turlurons » (chers à Séraphin Lampion). Effectivement, ces réflexions semblent davantage sortir de l'esprit d'amateurs que de réels spécialistes de la bande dessinée et de l'événementiel.

Pour la plupart, elles révèlent en tout cas une méconnaissance du Festival tant elles enfoncent vraiment beaucoup de portes ouvertes ou sont inadaptées à ses contingences. Elles révèlent également, tout au moins à certains égards, une vision passéiste du Festival, un côté « c'était mieux avant » qui (re)visite ce qui serait sensé être « un âge d'or ».

Cependant, on peut s'interroger légitimement pour savoir si toutes ces « propositions » ne sont pas émises pour porter des contre-vérités destinées à masquer la qualité de l'existant et générer une certaine forme de déstabilisation de l'Association et de 9°Art+ En effet, il ne s'agit pas pour « Angoulême Renaissance » de proposer mais bien parallèlement de se substituer à celle-ci.

Cette démarche démontre en tout cas qu'il est préférable, pour tous ceux qui souhaitent parler du Festival avec l'intention de lui donner des leçons et en se prétendant compétents, de faire un véritable travail préalable pour s'informer et comprendre ce qu'est réellement l'événement. Ils découvriront peut-être alors qu'il est aujourd'hui géré par une Association et son partenaire, 9°Art+, qui agissent avec une vraie réflexion, tournée vers l'avenir et qui possèdent de nombreuses réalisations à leur actif. Ou plutôt à l'actif du Festival.

Certes, cette gestion n'est certainement pas parfaite et elle s'enrichirait utilement au contact d'autres apports. Encore faudrait-il que ceux-ci soient dénoués d'arrière-pensées.

Pour l'heure et comme précédemment, c'est jour après jour, au quotidien, que nous travaillons avec toute l'équipe (angoumoisine et parisienne) de notre partenaire 9°Art+ à l'évolution du Festival. C'est chaque année, par notre persévérance et notre engagement volontariste, que nous faisons réellement renaître le Festival au bénéfice des Angoumoisins, de la région et, nationalement et internationalement, des créateurs et acteurs économiques de la bande dessinée.